

## UNE INVITATION À DÎNER

— Suffira ? Suffira pas ? se demandaient à la cuisine, les yeux dans les yeux, les trois sœurs Santa, Lisa et Angelica Borgianni chargées depuis deux jours de préparer un banquet de grands seigneurs.

Santa, la cadette, était plus grande qu'Angelica et Angelica plus grande que Lisa, l'aînée. Toutes les trois du reste, les seins aussi volumineux que les hanches étaient larges, rivalisaient avec leurs frères en ce qui concernait la stature colossale et la force herculéenne.

— La famille Borgianni : huit fûts de colonnes ! avait l'habitude de dire Mauro, le plus jeune des frères et le dernier-né de la famille.

Trois sœurs donc et cinq frères : Rosario, Nicola, Titta, Luca et Mauro par rang d'âge.

Rosario et Nicola s'occupaient des champs, Titta prenait soin de la souffrière près du bourg d'Aragona ; Luca se faisait confier les travaux publics de quasi tout le voisinage et, passionné de chasse, Mauro était chasseur.

Rosario Borgianni était célèbre pour ses colères de bête féroce remontant à sa jeunesse. On racontait de lui les plus téméraires aventures au temps néfaste des brigands, naturellement grossies et embellies par l'imagination populaire. On voulait même qu'il eût un jour tenu tête à une douzaine de brigands parmi les plus sanguinaires et qu'il les eût tués tous. Notoire exagération ! Il s'en était tenu à quatre : deux sur ses terres et les deux autres le long de la route qui descend de Comitini à Aragona.

Sur Mauro également on en racontait de belles. Par exemple un

jour, à la chasse, le voilà qui dégringole du Monte delle Forche : trois fois il rebondit sur trois escarpements sauvages et chaque fois, rebondissant le fusil en l'air, il s'exclamait :

— Quelle chance que je sois si bon danseur !

Il écopa pourtant d'une fracture à la jambe droite et d'une légère commotion cérébrale : lui qui avait déjà toujours eu la cervelle à l'envers.

Une autre fois, encore à la chasse, il aperçoit deux ou trois étourneaux sur le dos de quelques bœufs qui paissaient sur une éminence. Dos courbé et à pas comptés, il s'approche et aussitôt à portée de tir, boum ! un coup de feu. Le bouvier jaillit du fourré, un millier de diables dans la peau.

— Halte, lui crie Mauro, le mettant en joue. Un pas de plus et je te t'envoie les quatre fers en l'air.

— Mais comment, monsieur Mauro ! Mes bêtes...

— Tu ne sais donc pas, triple idiot, que partout où je vois du gibier, je tire ?

— Même sur le dos de mes bêtes ?

— Même sur la tête de l'Enfant Jésus si jamais il m'arrivait de confondre le Saint-Esprit avec un pigeon.

Le repas semblait préparé pour trente invités au bas mot. Or l'invité était unique et l'on ignorait même son identité. On savait seulement qu'il arriverait le lendemain de Comitini et qu'on lui devait ce banquet à titre de remerciement pour avoir donné asile à Luca, l'entrepreneur de travaux publics, qui avait pris le maquis depuis quinze jours.

Un meurtre ? Oui, ou plutôt non, mais presque. Voici la chose : Luca Borgianni avait obtenu en adjudication la construction de la route entre Favara et Naro. Un soir, comme il s'en revenait à cheval sa journée de travail terminée, il avait vu à un certain endroit une ombre s'allonger menaçante sur le gravier éclairé par la lune. Pas de doute possible : quelqu'un se tenait posté là, la tête sous un capuchon. Par bonheur, Luca l'avait aperçu ; ou pour mieux dire avait aperçu le capuchon. Il lui avait semblé que le coquin se tenait accroupi pour échap-

per à la clarté de la lune montant lentement au-dessus de la colline à gauche.

— Qui va là ?

Point de réponse.

*Trat-ta, tra-ta* : par précaution, il arme les deux chiens de fusil.

Un grillon s'était mis à chanter.

Alors Luca une seconde fois, ayant arrêté son cheval :

— Qui va là ?

Silence. Seul le grillon qui chante.

— Je compte jusqu'à trois, avait enfin crié Luca, en pâlisant.

Si tu ne réponds pas, fais le signe de croix. Un !

L'ombre n'avait pas bougé.

— Deux !

L'ombre toujours là, immobile, impassible. Le silence. Seul le grillon qui chante.

— Trois !

Un coup de feu. Quelque chose avait sauté en l'air. Et Luca d'exciter son cheval. Parvenu à la maison, il n'avait plus ça de soufflé. Frères et sœurs s'étaient précipités et l'entouraient.

— Cachez-moi ! Cachez-moi !

— Pourquoi ? Quelqu'un de blessé ?

— Non... de tué !

— Toi ? Qui ?

— Quelqu'un... je n'en sais rien... Un coup de fusil... Cachez-moi !

Les frères l'avaient pris dans leurs bras et porté provisoirement à la cave. Pendant ce temps, Mauro était sorti pour se rendre compte si des bruits ne couraient pas déjà à propos de ce meurtre. Rosario et Titta avaient attendu impatiemment que Luca ait repris quelques forces à la cave pour le conduire dans un endroit plus sûr : ils avaient pensé à un refuge, chez un compère de Comitini, où Luca pourrait se rendre la nuit même, un cheval l'attendant hors du village. Armé jusqu'aux dents, Nicola était parti se promener dans le coin que son frère lui avait indiqué pour chercher à savoir de quoi ou de qui il s'était agi. Finalement Luca avait pu se mettre en chemin. Le lendemain à l'aube, voilà Nicola qui se pointe :

— Eh bien ?

— Rien du tout. Je n'ai trouvé qu'un manteau à capuchon par terre. Certainement que le blessé s'est traîné jusqu'au village, abandonnant le manteau sur place troué à plusieurs endroits... Luca tire comme un dieu ! A en juger d'après ce manteau, il doit l'avoir mortellement blessé... Je n'y comprends rien : deux trous comme ça dans le capuchon, donc dans la tête... Ne s'en remettra pas !

Trois jours d'attente angoissée. Au village, on ne savait rien, ni dans les villages voisins au sujet d'une quelconque blessure ou d'un cas de mort violente. A la fin, au bout de quinze jours, il s'était révélé qu'un paysan, travaillant dans ces parages, s'était servi d'une pierre milliaire le long de la route comme d'un portemanteau : il avait encapuchonné la borne avec le vêtement et s'en était retourné le soir au village sans plus y songer. Luca avait tiré sur la borne, la prenant pour un homme posté là.

A présent le repas était prêt depuis la veille sur la longue table au milieu de la pièce : un pôle cochon de lait aux feuilles de laurier, plein de macaroni dans un plat à envoyer au four ; sept lièvres dépouillés avec une garniture de grives tuées par Mauro ; deux dindes gonflées d'importance ; un agneau de lait ; des tripes et couennes émincées ; des pieds de bœuf en gelée ; un gros poisson salé ; un énorme pâté ; puis un régiment de fiasques et des fruits en quantité.

Suffira ? Suffira pas ?

Titta disait oui, Mauro non, et il faisait le compte.

— Nous, huit avec l'invité, neuf ; le domestique et la servante, onze. Grâce à Dieu, chacun de nous mange comme quatre et... et...

— Aucun doute, l'invité ne manquera de rien, assurait Titta.

C'est à minuit autour de la table que se déroulait cette conversation : tant les frères que les sœurs avaient tous les sept quitté leur lit en tapinois, poussés par le même désir de voir l'effet que produisait la table garnie ; ils s'étaient ainsi rassemblés un à un en chemise, la chandelle au poing, comme des ombres noctambules. Peu après une querelle éclata entre Titta et Mauro. Mauro brandit un lièvre et en menaça son frère. On en vint aux mains.

— Mazurka ! Mazurka ! s'écria Angelica sur ces entrefaites, ayant

par bonheur entendu les mandolines et la guitare d'une sérénade dans la rue.

— *La Notturna!* s'écriait en même temps Santa, battant des mains et entraînant sa sœur dans une danse, toutes les deux en chemise.

Alors les autres suivirent l'exemple : Lisa tomba dans les bras de Titta, Rosario fit couple avec Nicola et, resté seul, Mauro se mit lui aussi à danser avec le lièvre aux oreilles voltigeantes, éclatant d'un rire joyeux.

De prime abord, au milieu des poignées de main, accolades et embrassades, questions posées au frère Luca (la plus haute colonne de la famille), personne ne prit garde à un petit homme d'âge incertain qu'écrasait un énorme couvre-chef lui descendant jusque sur la nuque, soutenu sur les côtés par deux oreilles repliées sous le faix. Le pauvre semblait tout remué par les débordements sentimentaux de ces huit colosses, lesquels n'avaient pas le moindre regard pour lui, déjà intimidé et si minuscule qu'il n'arrivait même pas (y compris le chapeau) aux épaules de Lisa, la plus petite des trois sœurs.

— Oh attendez : je vous présente don Diego Filinia, à savoir *Schiribillo*<sup>1</sup>, dit finalement Luca, se souvenant de lui. Et le sourire aux lèvres il lui mit une main sur l'épaule d'un air protecteur.

— Mon Dieu qu'il est petit, s'exclamèrent en chœur les trois sœurs en le découvrant. *Schiribillo?*

— Affaire de complexion, mesdames... un sobriquet, fit don Diego s'ôtant de la tête son vaste chapeau et souriant avec une humilité embarrassée.

Tout le monde le regarda avec des yeux pleins d'une profonde commisération, ainsi découvert sans un cheveu sur son crâne luisant, ovale, protubérant, et personne ne trouvait un mot à lui adresser. Quelle désillusion ! L'invité, c'était cela ? Et alors... Si seulement on l'avait su plus tôt !

— Pourquoi pleure-t-il ? demanda Angelica après l'avoir observé

1. Poule d'eau (*N.d.T.*).

longtemps, une expression de dégoût et de pitié répandue sur le visage.

— Il pleure ? fit Luca en se retournant, se baissant et dévisageant de tout près le minuscule invité.

— Non, je ne pleure pas, répondit don Diego sur le point de porter à son œil droit un grand mouchoir de cotonnade à fleurs. En arrivant, j'ai attrapé une brindille dans cet œil-là... Je ne pleure pas.

— Ah !... s'exclamèrent les colosses rassurés.

Don Diego fit descendre doucement le mouchoir de ses yeux à son nez comme pour y recueillir une goutte à la dérobee.

— Débarrassez-vous de ce manteau, lui suggéra Santa.

— Non, non, je vous en supplie, laissez-le-moi ! s'excusa don Diego. Si je me mets, Dieu m'en garde, à éternuer, je suis capable de m'y mettre pour cent fois de suite... Je garde toujours mon manteau.

Il soupira : Eh oui... Puis : Eh oui... eh oui... encore deux fois, embarrassé par le silence, frottant continuellement ses deux menottes l'une contre l'autre et tenant les paupières baissées.

Personne ne se résolvait à parler et cette perplexité devenait de minute en minute plus pénible.

— Nous avons vraiment le devoir, se prit à dire finalement Luca, de nous montrer reconnaissants à don Schiribillo pour le grand service et la courtoisie dont il a usé envers moi pendant mon séjour à Comitini.

— Nous le remercions de tout cœur, dit alors Rosario en tendant la main à l'hôte. Comment vous appelez-vous ? Schiribillo ?

— Comment ? Non : Filinia, je m'appelle Filinia, dit don Diego avec un humble sourire.

— Considérez notre maison comme la vôtre, ajouta Nicola, serrant à son tour la main de l'invité et regardant ses frères comme pour dire : « A vous maintenant : moi, ma phrase, je l'ai dite. »

Titta et Mauro l'un après l'autre suivirent l'exemple et dirent la leur en avançant d'un pas, comme des militaires, et en serrant la main de don Diego une fois le compliment débité et don Diego

ne savait rien trouver d'autre pour répondre que son : « Je vous en prie... Je vous en prie... »

Il fut impossible de tirer un mot des trois sœurs déçues.

On parla de l'événement qui avait obligé Luca à prendre le maquis.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de borne ? s'exclama-t-il indigné. C'est un homme en chair et en os qui se tenait là à l'affût. Puisqu'au coup de feu, de mes propres oreilles, j'ai entendu un cri... J'aimerais bien savoir plutôt quel est le plaisantin qui a répandu cette histoire. Je lui apprendrais s'il est permis de rire aux dépens de Luca Borgianni.

— Suffit, suffit, dit Rosario, voilà qui est dit. Et maintenant, n'en parlons plus. Pensons à nous amuser.

Don Diego approuva du chef, non qu'il se promît beaucoup d'amusement, le pauvre, au milieu de ces huit géants, mais pour écarter tout motif de querelle. On ne sait jamais !

En attendant qu'on se mît à table, Rosario et Nicola entamèrent une conversation avec leur hôte sur les choses de la campagne, les mauvaises et les bonnes années. Don Diego, avec son humilité coutumière, ne cessait de s'abandonner entre les mains de Dieu. Mais à un certain moment, ce goût de l'abandon fit sortir Nicola de ses gonds.

— Mais qu'est-ce que c'est que ces mains de Dieu ? Ce sont des bras d'homme qu'il faut pour la terre. Des bras comme ça, regardez Schiribillo !

Et il montrait à don Diego, tendus et poings serrés, ses bras herculéens comme s'il avait été dans ses habitudes d'administrer des raclées à la terre pour l'obliger à produire chaque année plus qu'elle ne devait.

— Et ces bras-ci, ils ont beau être vieux et fatigués ! s'écria Rosario en montrant les siens.

Alors Titta et Mauro voulurent aussi exhiber les leurs en relevant les manches de leur veste et de leur chemise. Le pauvre don Diego se vit mettre sous le nez huit bras puissants capables d'assommer huit bœufs.

— Je vois, je vois..., disait-il à chacun, regardant les bras et sou-

riant avec un étonnement mêlé de consternation. Je vois, je vois...

— Touchez aussi ! Touchez donc ! lui intimèrent les frères Borgianni.

Et don Diego touchait tout doucement ces bras d'un doigt tremblant, tandis que de l'autre main il tenait son mouchoir sous le nez dans la crainte qu'une goutte ne tombe dessus. Dieu nous en protège !

— A table, vint annoncer Santa mollement.

— A table, Schiribillo ! cria Mauro. Laissez-nous faire. Cela va vous profiter... Vous allez tellement manger qu'il ne vous sera plus possible de sortir par la porte. Nous vous ferons descendre par une fenêtre élingué et repu.

— Je suis un tout petit mangeur, avertit don Diego à toutes fins utiles.

— Où est la place de l'invité ? demanda discrètement Titta à ses sœurs.

— Entre Rosario et Lisa, proposa Mauro.

Lisa se rebella :

— Nous les femmes, nous serons à part.

Don Diego prit place entre Rosario et Nicola. Aussitôt assis à table, les huit Borgianni remplirent de vin leurs gros verres à eau.

— Notre signe de croix ! dit Rosario solennellement.

Et hop là !

— Et vous, don Diego, vous ne buvez pas ? demanda Titta.

— Merci, jamais avant le repas, s'excusa l'hôte timidement.

— Allons donc, pour ouvrir l'appétit, suggéra Nicola, lui fourrant un verre dans la main.

Don Diego l'approcha de ses lèvres par politesse et avala à peine du liquide une ridicule gorgée prudente.

— Hop, jusqu'au fond, l'incitèrent les huit Borgianni.

— Je ne peux pas, merci, je ne peux pas...

Mauro se leva :

— Attendez, je vais lui faire entendre raison.

D'une main, il prit le verre, de l'autre la tête de don Diego et tout en disant « Laissez-moi faire », il le lui vida dans la bouche, malgré ses vaines protestations.

— Oh mon Dieu ! sanglota-t-il en bondissant sur ses pieds, à demi mort d'étouffement, les yeux pleins de larmes. Oh, mon Dieu !

Il s'essuya la sueur sur le front au milieu des rires de la tablée.

— Regardez ! Ça lui est sorti par les yeux ! observa Angelica en se gaussant.

Le cochon farci arriva sur la table. Rosario se leva, le découpa en morceaux : le plus gros pour don Diego.

— C'est trop, c'est trop, vraiment trop..., dit celui-ci, son assiette à la main.

— Comment trop ! s'exclama Nicola. Ne commencez pas !

— La moitié, je vous en prie..., insista don Diego. Impossible, c'est trop copieux.

— C'est du cochon, pas du copieux ! Allez, mangez, cria Mauro, se levant une seconde fois de sa chaise.

Don Diego terrorisé pencha la tête sur son assiette et se mit à manger sans piper mot.

On mangea le premier plat dans un silence général. Sauf que dès que l'invité de temps en temps faisait mine de poser furtivement sa fourchette :

— Mangez ! répétaient les colosses. Jusqu'à la dernière bouchée.

— Eh bien voilà, il m'est impossible maintenant d'avaler quoi que ce soit d'autre, protesta don Diego avec une certaine énergie après avoir achevé sa portion avec un grand soupir de soulagement. J'ai fait, comme on dit, franche ripaille.

— Que dites-vous ? riposta Mauro. Nous venons tout juste de commencer...

— Eh, vous autres, bien sûr..., observa dont Diego en souriant. La capacité, Dieu vous bénisse, vous l'avez... Je parle pour moi...

— Et pour qui nous prenez-vous ? en rajouta Titta, les sourcils froncés. Vous croyez que nous n'invitons que pour un seul plat et c'est tout ? Occupez-vous de manger et faites votre devoir. Nous avons des obligations envers vous.

— Je ne voulais pas vous offenser, se hâta de dire don Diego pour s'excuser. Je dis seulement que moi...

— Vous mangerez, culpa Rosario. Voilà la chasse de Mauro.

— Un lièvre et cinq grives ? s'exclama don Diego atterré. Il y a erreur, mon bon monsieur ! Soyez compréhensif : comment pouvez-vous imaginer que...

— Pas d'histoires ! Pas d'histoires ! dit Nicola pour couper court.

— Mais regardez-moi un peu, répondit don Diego. Est-ce possible ? Où mettre tout cela ? Vous ne voulez tout de même pas que j'y laisse la peau...

— Quelle peau ? demanda Rosario. Vous ne devez rien laisser du tout. Le lièvre a été dépouillé.

— C'est de ma peau que je parle, de la mienne ! Où mettre ce lièvre ?

— Je vous ai encore donné cinq grives.

— Par-dessus le marché ! Que n'ai-je un appétit de loup ! Je mangerai seulement les cinq grives.

— Vite, vite, dépêchons ! explosa Mauro, brandissant une cuisse de lièvre qu'il déchiquetait à belles dents. Ce sont les produits de ma chasse. Trois jours de suite que je me suis rompu les os pour vous ! Si vous ne mangez pas tout, je le prendrai pour une offense directe et personnelle.

— Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas, par pitié ! Je vais essayer.

Et au fond de lui-même, le pauvre don Diego recommanda son âme à la miséricorde divine.

Pendant qu'il mangeait, la sueur avait commencé de lui couler du front. Il se risquait à lever les yeux : ces huit démons échappés de l'enfer n'en finissaient pas d'ingurgiter verre de vin sur verre de vin, à flots.

— Jésus, aide-moi ! se lamentait-il doucement, en aparté.

Le repas n'avait pas de fin. Don Diego aurait voulu pleurer, se rouler par terre de désespoir, se griffer le visage, se décrocher la mâchoire de rage. Ah quelle cruauté ! Des Nérons, voilà ce qu'ils étaient. Mais il n'avait plus même la force d'écarter son assiette : verres, bouteilles, couverts tournoyaient devant lui sur la table, ses oreilles bourdonnaient et ses yeux se fermaient tout seuls, tandis que, déjà ivres, les huit Borgianni hurlaient, gesticulaient comme

des énergumènes tantôt debout, tantôt assis et s'injuriant à qui mieux mieux.

A présent si don Diego écartait un peu son assiette, se disant comme à lui-même : « Je n'en veux plus... Je n'en veux plus... », les huit géants bondissaient sur leurs pieds le couteau de table au poing, et ses deux plus proches voisins hurlaient en le menaçant :

— Mangez don Gros Benêt ! C'est pour vous qu'on a acheté tout cela !

Don Diego n'était déjà plus de ce monde quand entre ses paupières mi-closes il lui sembla apercevoir sur la table comme une grande meule de rémouleur. Il fit alors une vaine tentative pour se lever et s'enfuir.

— Ah mon Dieu, ils m'ont attaché à ma chaise ! gémit-il et il se mit à pleurer.

Ce n'était pas vrai : seulement une impression, pauvre don Diego ! Rosario se dressa de toute sa hauteur, le couteau à découper en main. Don Diego crut le voir toucher le plafond de la tête et brandir un coutelas pour l'exécuter.

— La moitié à don Diego ! cria Rosario, coupant en deux l'énorme pâté que le pauvre diable avait pris pour une meule de rémouleur.

— L'autre moitié à ceux d'à côté, proposa Angelica.

— Et nous ? demanda Mauro. Rien pour nous ? J'en veux ma part.

Luca appuya la proposition d'Angelica.

— A ceux d'à côté ! A ceux d'à côté !

Le sort de don Diego effaré dépendait de cette querelle.

— Eh bien moi, je prends la mienne d'autorité ! s'écria Mauro en se levant et en tendant la main vers le pâté.

Mais Luca fut plus rapide : il s'empara du pâté et toute la famille à ses trousses, au milieu des cris, de la poursuite, de la bousculade, il courut le jeter par la fenêtre. Il s'ensuivit une rixe furieuse. Frères et sœurs s'empoignèrent : hurlements, échanges de coups, gifles et toutes griffes dehors, chaises renversées, bouteilles, verres, assiettes en miettes, vin répandu sur la nappe, un pandémonium ! Rosario grimpa sur une chaise, cria d'une voix puissante :

— Vous n'avez pas honte ! Quel spectacle ! Nous avons un invité.

A ce fier appel, nos furieux s'immobilisèrent d'un coup, comme par enchantement. On chercha l'invité. Où était-il ? Où s'était-il caché ?

Sur la chaise, son manteau ; sous la table, une paire de chaussures. Le malheureux s'était esquivé pieds nus pour courir plus vite.

— En fin de compte, tout est bien allé..., se félicitaient les huit Borgia un moment plus tard, rassérénés. Très bien allé, sauf les fruits.